

ETC



Nuée descendant un escalier

Michel Boulanger, « Linéaments », Centre d'exposition Plein Sud, Longueuil. 2 mars - 11 avril 2010

Marius Tanasescu

Number 91, October–November–December 2010, January 2011

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/64250ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Revue d'art contemporain ETC inc.

ISSN

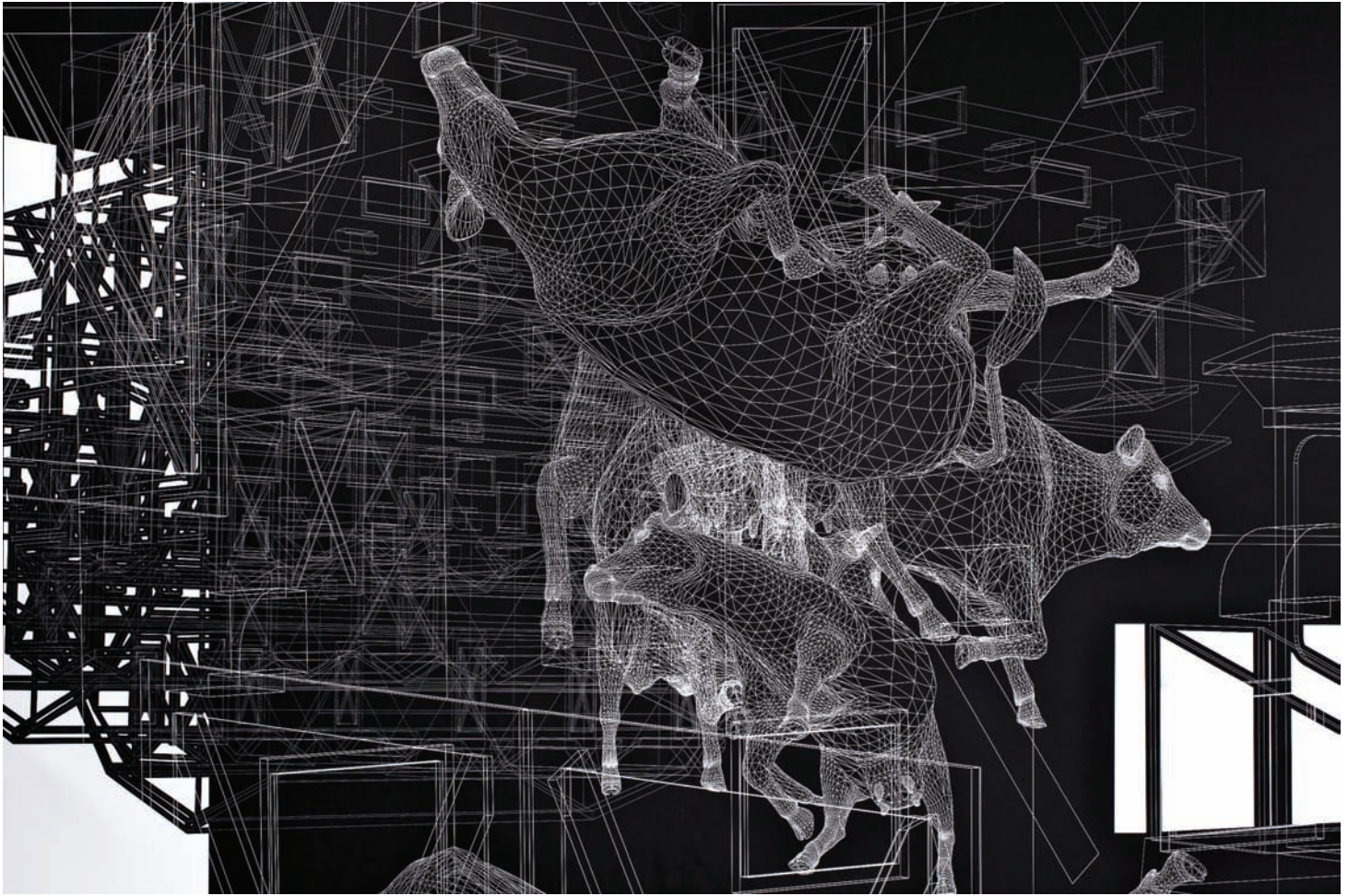
0835-7641 (print)

1923-3205 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Tanasescu, M. (2010). Review of [Nuée descendant un escalier / Michel Boulanger, « Linéaments », Centre d'exposition Plein Sud, Longueuil. 2 mars - 11 avril 2010]. *ETC*, (91), 57–58.



NUÉE DESCENDANT UN ESCALIER

Michel Boulanger, « Linéaments »,
Centre d'exposition Plein Sud, Longueuil.
2 mars – 11 avril 2010

« Mon travail formel s'effectue là même où se crée et à la fois s'échappe le sens et là même où la réalité *apparaît* et à la fois *disparaît* dans l'image¹. » Même si cette assertion équivoque aura bientôt vingt ans, la démarche esquissée là par Michel Boulanger reste parfaitement adéquate aujourd'hui. Il surfe sur un « vague précis » dans son livre d'artiste, *L'art de la nuée* (1996)² où il se plaçait dans la position du « mentor » qui initie ses apprentis aux principes rationnels « capables de *générer la nuée* ». Entreprise tout aussi sérieuse que loufoque, équivalant, peut-être, à l'idée d'un maître qui dresserait des éléphants à marcher doucement dans une vitrine où l'on expose des porcelaines.

Boulanger est un artiste à dilemmes, tout en étant ironiquement « certain ». Il fouine discrètement jusque dans les ressorts de l'image, évoquant la tension indicible entre un cosmos instable et un chaos tranquille. Ses

dessins opèrent sous la marque de l'oxymoron visuel. Ceci lui permet de produire une euphonie poétique qui lui sert à approcher l'hermétisme du monde. En exprimant ainsi ce qui est inconcevable, l'artiste crée de nouveaux traits poétiques qui suscitent un effet de surprise, en ajoutant de la force à l'univers dépeint.

Nous ne pouvons commenter ces produits de pur esprit (humour inclus) que sont les dessins de l'exposition « Linéaments » sans avoir l'aisance de l'incertitude. Une nouvelle facette de la création de Michel Boulanger nous est révélée, sans cassure avec ses travaux antérieurs.

Grand retournement, la plus grande œuvre synthétique produite par l'artiste, s'étale sur un mur noir au fond de la première salle sous forme d'un amalgame d'humains, de bestiaux, de machines agricoles et d'éléments d'architecture. Des lignes blanches livrent la forte impression d'une démarche qui vise à déloger le noir par le blanc en augmentant ainsi l'illusion spatiale de l'ensemble. Nous nous retrouvons face au cadre gelé d'un film d'animation « avatarienne » pour lequel

l'utilisation de lunettes 3D serait superflue. On y voit des radiographies (pathologie en moins) d'images où les lignes demeurent en place par la soustraction des éléments de remplissage. Un véritable concubinage visuel oblige le spectateur à s'arrêter afin d'essayer de déceler la « vraie nature » de ces tracés. Des vaches hachurées, pattes renversées, côtoient des frontons, des museaux longent des roues de tracteurs, des croupes se chevauchent allègrement. Comme une arche de Noé soumise à un crash-test sur la planchette d'un designer antédiluvien. Sur la même paroi, derrière toute cette « bousculade » et sur les murs latéraux, l'artiste a ajouré de blanc la composition et, de ce fait, l'illusion de la tridimensionnalité et la profondeur du champ deviennent encore plus prégnantes. Plusieurs lignes de fuite et différents plans superposés assurent une dissolution des formes et recomposent concomitamment les mêmes formes.

Dans la deuxième salle, on retrouve quatre dessins de synthèse qui semblent sortis du même laboratoire de « röntgenisation ». Mais, cette fois-ci, les radiographies sont « positives », noires sur fond blanc. Mécanismes, bouts de bâtiments, silos, l'arsenal de l'agriculture intensive est au rendez-vous, mais ironiquement



Michel Boulanger, *Grand retournement*, œuvre synthétique. Photo : Guy L'Heureux.

sinistrée – des squelettes agro-industriels qui s'enjambent, s'agglomèrent dans un désordre unifiant d'une grande précision de trait. Une sorte de « bucolisme » vectoriel domine et submerge à la fois. Ces motifs de tracteurs et de silos reviennent couramment dans la production de Boulanger, telle une hantise mnémotechnique ou vectorielle. Cette obsession a comme fondement une double fascination : celle de l'ingénierie – les capacités de production dont émane une sorte de beauté inquiétante – et celle de la nature romantique. Ces deux-là se fondent dans un romantisme postindustriel cartésien qui, sans être dénonciateur, se contemple et s'assume. Dans la seule œuvre dessinée au mur, *Manœuvre saisonnière*, l'artiste revisite les chemins de la formation des images et le rôle de celles-ci dans notre définition de la réalité, ce qui, d'un point de vue platonicien, nous renvoie à un monde d'idées d'où l'on extrairait les premiers traits du dessin. Une sorte d'anamnèse, une reconnaissance par le ressouvenir. Nous décelons les marques de structure d'une vache, les contours décomposés d'un tracteur qui « congédie » le dessin et, en même temps, le ramènent à ces gemmules qui, à leur tour, vont faire entrevoir les tiges du dessin. Il y a une certaine latence, à la fois féconde et porteuse

de réflexions sur le médium, une plongée dans le monde du dessin pour chercher ses monades constituantes, un degré zéro où nous pouvons en rechercher la quintessence, mais qui se révèle après un parcours dévoilant une réelle subordination à l'élément temps. Bien qu'elle appartienne à un corpus antérieur, cette œuvre semble être la raison d'exister des autres (les dessins vectoriels), nous rappelant ainsi l'origine de ces derniers.

Il y a cependant une cohabitation de sens possibles chez Boulanger, ce qui génère une multiplication de l'interprétation. Le spectateur est d'une certaine manière obligé de chercher sa diégèse à lui, car chaque œuvre se prête à des interprétations « privées ». Il n'y a pas de sens uniques, mais les regards, eux, le sont. Et, dans cette optique, la lecture du visiteur participe elle aussi de la diégèse et, subséquemment, de l'exégèse. Car dans la représentation de ses œuvres, Boulanger évite soigneusement la démonstration, l'imitation plénière du vrai, la mimesis.

Nous ne pouvons ainsi nous empêcher d'observer le côté ludique, le jeu qui incombe à chaque coup d'œil. Nous sommes presque amenés à entrer dans une sorte de « rite » qui n'est pas seulement imitatif, mimétique, mais aussi méthectique, « une communion ou une participation »³. On nous assiste dans

la pratique d'une sorte de maïeutique du dessin, car Boulanger sait très bien comment interpeller le spectateur pour le faire accoucher d'intuitions qu'il n'aurait pas vues naître de prime abord.

Même si les images de Michel Boulanger ont franchi la barrière du Web 2.0, elles demeurent, par leur dimension intellectuelle, tout aussi redevables aux *disegni* albertiens. Sa persévérance pour le dessin, pour la *linea*⁴, qu'il reconnaît plus honnête que la surfaite peinture, infère le proverbe lancé par Pline l'Ancien à propos d'Apelle⁵ : *Nulla dies sine linea*... Linéa(ment) ?

Marius Tanasescu

MARIUS TANASESCU est critique d'art et artiste, ancien rédacteur de la revue *Flash Art* à Milan et coordonnateur de la Biennale de Prague 3, 2007.

Notes

¹ Extrait de la communication accompagnant l'œuvre présentée par l'artiste comme exigence partielle de la maîtrise en art plastique, « Quand l'interprétation devient un enjeu formel dans ma peinture », 1991.

² «... ma méthode s'affaire à rendre apparente la nuée la où elle se dissimule le mieux : dans le vaste domaine de l'invisible ». M. Boulanger, *L'Art de la nuée*, livre d'artiste, 1996, p. 13.

³ Johan Huizinga, *Homo Ludens. Essai sur la fonction sociale du jeu*, Gallimard, 1988, p. 37.

⁴ Ligne, trait. (lat.)

⁵ Pline l'Ancien, *Histoire naturelle*, Livre XXXVI.